

Expériences de la folie

Dans la même série
sous la direction de Patrick Chemla

Entre deux rives. Exil et transmission, 2008

Aux limites du sujet, 2006

Résistances et transferts, 2004

Actualité du trauma, 2002

Asile ?, 1999

Sous la direction de
Patrick Chemla

Expériences de la folie

La CRIEE Reims



Conception de la couverture :
Anne Hébert

Illustration de la couverture :
Francis Bérezné, *Tête*.

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2574-6
Première édition © Éditions érès 2010
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scan-nerisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illi-cite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

PRÉLIMINAIRE.....	7
Expériences de la folie <i>Patrick Chemla</i>	
L'IRRÉDUCTIBLE DE LA FOLIE	
Face à ce qui se dérobe.....	11
<i>Patrick Faugeras</i>	
Éloge de la folie.....	23
<i>Émile Lombroso</i>	
Les marranes sont-ils nostalgiques ?.....	37
<i>Hervé Bokobza</i>	
Il y a Folie et folies ou la Folie dit en creux ce hors-temps que les folies dans leurs excès veulent éradiquer.....	51
<i>Simone Molina</i>	

TRAVERSÉES

Itinéraires, rencontres et détours.....	71
<i>Yacine Amhis</i>	
60 minutes et 6 ordonnances.....	79
<i>Loriane Brunessaux</i>	
Déplacements.....	87
<i>Laure Thiérion</i>	
L'épreuve de la solitude dans le transfert psychotique.....	95
<i>Anne-Line Fournier</i>	
L'art du détournement.....	101
<i>Coralie Da Silva</i>	
Au fil de la pensée, la clinique.....	107
<i>Christelle Pourrier</i>	

« L'ENSEIGNEMENT DE LA FOLIE »

FRANÇOIS TOSQUELLES

La folie du collectif.....	119
<i>Patrick Chemla</i>	
Peut-on réduire l'analyse à son ultime ?.....	133
<i>Olivier Grignon</i>	
Interpréter, expérimenter.....	147
<i>Jean-Claude Polack</i>	

UNE FONDATION TOUJOURS À VENIR

Corps et structure institutionnelle.....	159
<i>Jean Oury</i>	
Psychiatrie d'avant-hier et d'après-demain.....	173
<i>Mathieu Bellahsen</i>	

Patrick Chemla

Préliminaire

Expériences de la folie

Faire « l'expérience de la folie » renverrait en premier lieu chacun à l'énigme de l'Inconscient que l'invention freudienne a défriché mais qui nous revient toujours de façon inédite et bouleversante.

Enjeu d'une analyse infinie qui se relance à chaque rencontre transférentielle pour peu que le psychanalyste, le thérapeute s'y prête ; autrement dit qu'il soit prêt à se découvrir en traversant les résistances nombreuses qui obturent ce mouvement.

Celles qui proviennent du social semblent actuellement massives et évidentes avec le renforcement des hiérarchies et corporatismes qui accentuent les clivages, et surtout la tendance lourde à suturer « le malaise dans la culture ». Le fantasme délirant d'un hygiénisme et d'une prévention généralisée articulé aux « techniques disciplinaires » et aux réponses médicamenteuses produirait ainsi l'espoir insensé d'en finir avec la folie, la maladie et, pourquoi pas, la mort.

Ce symptôme social est à prendre au sérieux car au-delà des prétendues garanties et accréditations qui visent au nom du Bien à supprimer le risque de la rencontre, il s'agit de prendre la mesure d'une véritable emprise sur les processus de subjectivation. Les institutions soignantes se retrouvent ainsi « normalisées » et nous avons

vu avec « l'affaire des psychothérapies » que certains psychanalystes pouvaient se satisfaire, voire désirer « un abri dans la loi ». Comment pourtant ne pas voir que les lois en question ne font que renforcer « l'empire de la norme » et les mesures d'exception pour les fous et les irréductibles !

Notre enjeu ne vise pas non plus à espérer un échec trop rapide de l'Idéologie dominante, même si nous pouvons nous mobiliser pour endiguer les folies les plus graves comme l'ont montré des pétitions telles que « Pas de zéro de conduite pour les enfants de 3 ans » ou plus récemment « L'appel des 39 contre la nuit sécuritaire » ; ni croire à une abolition des résistances perçues à tort comme des obstacles, ce qui serait une autre façon d'en finir avec le « malaise ».

Il s'agirait plutôt de relancer sans cesse une traversée de ce qui, au plus intime de chacun, fait obstacle ou empêchement à la rencontre et qui peut nous exposer en premier lieu à l'angoisse, au ridicule, ou à des affects tels que la honte et la haine lorsque nous nous confrontons au Réel dans les turbulences du transfert psychotique.

Dans ces parages, nous aurions à renoncer au leurre séducteur d'un « savoir par avance », quand bien même il puiserait aux meilleures sources pour privilégier « la parole vraie » et le geste nécessaire.

Encore faut-il sans cesse subjectiver les théories analytiques pour se fabriquer sa « boîte à outils conceptuels » qui se trouvera malmenée à chaque fois, et puis surtout se risquer à la rencontre de la folie : celle du patient mais aussi celle du thérapeute qui aura bien souvent à supporter d'être deviné et analysé.

Il paraît alors essentiel de faire valoir les succès et les guérisons que la méthode analytique peut produire à la condition de soutenir une telle mise désirante. Car il s'agit que la fonction analytique soit tenue sans la réserver à un corps de spécialistes qui, loin d'en être les concessionnaires exclusifs, auraient plutôt à soutenir leur désir d'analyste et une éthique de l'énonciation.

L'IRRÉDUCTIBLE DE LA FOLIE

Patrick Faugeras

Face à ce qui se dérobe

« *Denn keiner trägt das Leben allein*¹. »

Hölderlin

Quelle est la consistance du sol sur lequel nous marchons ? Il m'arrive d'imaginer lorsque je cherche à comprendre comment symbolique et imaginaire tiennent ensemble, ou que j'éprouve la finesse des agrafes qui les retiennent au réel, que le sol sur lequel nous nous appuyons, et qui est pourvu d'une certaine consistance, est lui-même suspendu dans les airs comme une météorite, ou une planète, que le vide de l'espace entoure. Lorsque par exemple filent les interprétations, le sens s'ouvre aux multiples significations, bien sûr, mais aussi s'ouvre à lui-même comme si le sens du sens était le sens, ses infinis déclinaison et déploiement.

« Tout commencement est involontaire », écrit Fernando Pessoa. Aussi ai-je accepté, pensant à notre rencontre et à l'invitation qui nous est faite de « subjectiver la théorie analytique », d'accueillir l'expression qui s'est spontanément imposée à moi : « De quelle consistance est le sol sur lequel nous marchons ? » et pourtant, malgré la précipitation de significations qui tout aussitôt voulaient

Patrick Faugeras, psychanalyste, Alès.

1. « Personne ne peut porter la vie tout seul », *Die Titanen*.

venir combler l'inquiétude suscitée à l'idée d'avoir à traiter cette question, la question reste énigme.

« Ma tête est trop petite pour les questions que je me pose », disait une patiente, en écho à cette sensation que j'éprouve fréquemment avant même de la formuler, que penser c'est être pensé par les pensées, au sens où nous ne serions que le point de rencontre de pensées venues d'ailleurs, errantes et peut-être en quête d'une adresse, adresse transitoire, et dont, de façon contingente, voire fortuite, nous serions l'intercepteur et l'énonciateur, l'aboyeur comme l'on disait au théâtre si, bien sûr au passage, nous ne sommes point pris par les démons du narcissisme et par le désir de nous approprier ce qui ainsi passe par nous.

J'ignore tout à fait ce qui, ou même qui, parmi ceux que je suis amené à croiser, ou à lire ou à entendre, a pu soulever ou me souffler cette question en guise de réponse aux questions que nous-mêmes voulons ici traiter, me plongeant à la fois dans l'embarras mais aussi me séduisant par son énigmatique tournure mais j'aime à croire qu'être clinicien, c'est accepter de se laisser parler par une parole qui vient d'ailleurs et qui, parce que nous sommes tournés vers ce qui nous regarde, nous happe et nous parle.

« J'aime vous parler », dit une analysante tentant par là de justifier à ses propres yeux le pourquoi elle désire poursuivre son analyse. Mais une disjonction s'opère dans notre écoute et nous entendons tous deux, simultanément, la transitivité possible de l'expression, qui devient « j'aime parler vous ». Elle parle parce qu'elle me parle mais me parler c'est aussi en un sens me créer, me créer peut-être comme un autre que je suis et pas seulement comme un autre qu'elle imagine.

« Les bouches me parlent », dit une autre, et enfin ma « troisième oreille », comme disait un pionnier de la psychanalyse, s'ouvre. Buté que j'étais, ou fasciné par la dispute que les voix entretenaient entre elles, je n'entendais pas que l'important dans cette expression douloureuse, c'était le pronom personnel. Le pronom personnel que les voix, malgré leur discordance, maintenaient malgré tout comme

une sorte d'îlot préservé, où peut-être même à ce reste de consistance une certaine forme de jouissance se trouvait accrochée comme une brume. Être désigné par la parole d'un Autre, ou par d'autres, si l'on ne peut trouver mieux, serait-il halluciné, faute de quoi il sera impossible de s'ouvrir à l'Autre, faute de quoi il sera impossible de tenir face à ce qui se dérobe, impossible de s'ouvrir à l'infini du sens ou de résister au déboulé de l'indéfini, de l'incertitude, de la multiplicité que la désignation inévitablement évoque. Ne tenir qu'au fil de la voix.

« Les voix s'adressent à moi, dit une autre personne encore, c'est pour ça que c'est difficile de m'en séparer. » Et l'inquiétude m'étreint à l'idée que d'aucuns n'auront de cesse de faire taire les voix, risquant d'effacer ce reste, ou ces quelques bribes de subjectivité. Ne pas vouloir à tout prix faire taire les voix, ne pas vouloir non plus à tout prix éradiquer le symptôme, façon de dire qu'un sujet peut s'y cacher ou que c'est la façon trouvée par le sujet pour s'identifier, quelquefois se donner un nom. Nommer c'est faire exister. Même si le nom parfois, comme l'ombre, n'est qu'illusion d'une présence.

« Les voix s'adressent à moi », à moi aussi qui écoute. Les voix me parlent, serais-je tenté d'écrire, et ce à plus d'un titre certainement. D'abord que viennent-elles faire entre nous ? Ne viennent-elles pas, aussi, parler de ce qui se passe en séance même si leur énoncé ou leur émission semble venir d'un hors lieu ou d'un hors temps ? Et que viennent-elles dire, me dire ? Parfois aussi elles me parlent, à leur façon, selon leur style, indirect bien sûr, qui nous impose de nous approcher de biais, en suivant le bord comme s'il fallait nous arrimer à leur sillage. Elles me parlent de l'Autre, de l'espace et du temps, c'est-à-dire de la consistance du sol sur lequel nous marchons. Mais aussi elles me parlent d'une autre façon, car je suis partie prenante ou partie prise de tout symptôme que l'autre exprime. Les manifestations symptomatiques, les plus virulentes comme les plus délirantes, résultent, me semble-t-il, d'une co-construction, d'une co-élaboration entre le sujet en souffrance et l'autre, même si ce dernier se présente sous l'aspect de réponses

sociales, idéologiques ou cliniques apportées au symptôme ; le symptôme se structure et se manifeste à partir de et dans cette interrelation, comme l'on dit.

« Les bouches me parlent », façon trouvée de contourner la forclusion et ses manifestations dispersées. Être forclos : ne pas pouvoir rentrer chez soi. Être enfermé dehors comme l'on dit dans le Midi lorsque l'on a, par exemple, perdu la clef pour justement pouvoir rentrer chez soi. Sans ses nombreux hétéronymes, Alvaro de Campos, Alberto Caeiro, Ricardo Reis, Bernardo Soares... une multitude de voix que l'on n'a pas fini de dénombrer, aussi différentes que multiples, Fernando Pessoa n'a pas de « chez-soi », il est personne. Plus que cela, lorsqu'il se tourne vers lui-même, il ne rencontre qu'un vide abyssal, ou des lambeaux de subjectivité : « Et moi, ce qui est réellement moi, je suis le centre de tout cela, un centre qui n'existe pas, si ce n'est par une géométrie de l'abîme ; je suis ce rien autour duquel ce mouvement tournoie, sans autre but que de tournoyer, et sans exister par lui-même, sinon par la raison que tout cercle possède un centre. Moi, ce qui est réellement moi, je suis le puits sans parois, mais avec la viscosité des parois, le centre de tout avec du rien tout autour... »

« Je me suis perdu dans les possibles », me dit ce jeune homme, à l'allure de John Lennon, période post-Beatles, dont la vie ne tient qu'à un fil, ou plutôt à un clou manquant. Comment doit-on nommer une étagère – étagère qui se trouve dans mon dos lorsque nous nous rencontrons dans les locaux de la cité administrative dont la vétusté rappelle que nous sommes dans un service public –, comment donc doit-on nommer une étagère dont le clou qui retenait le côté droit est tombé ? Ce n'est pas une étagère puisqu'elle n'est plus en état de remplir sa fonction ni non plus une planche, c'est une appellation bien trop incertaine. Le monde alors risque de disparaître sous la menace des possibles, éclaté en une multitude de profils qu'aucun visage ne viendra rassembler. Le monde et le sujet tiennent à un clou comme un point de capiton qui, s'il vient à se défaire, fait implorer le monde en une multitude de significations

dont plus rien ne pourra venir arrêter la prolifération. Le sol se dérobe de trop signifier.

« Que veut dire le mot chapeau ? », demandait Léandre à Danielle Roulot alors que celui-ci en connaissait très bien le sens mais, en bon philosophe, il ne pouvait comme le Cratyle de Platon ne pas interroger l'arbitraire du lien, ces fines agrafes, qui relie le mot au réel. Mais comment, quelle assurance faut-il pour faire face au vertige métaphysique qu'une telle interrogation soulève ? Comment prendre fond face au sans-fond ainsi évoqué ? La convention, peut-être, si on la conçoit comme une surdétermination qui vient prendre, figer, épingle le signe dans un discours dont on ne peut attendre qu'une reproduction à l'identique, peut-elle permettre de contenir le glissement infini des significations.

Que faire alors, sinon se retenir face à l'abîme ? Et se retenir y compris par la négativité qui peut être l'ultime rempart avant l'effondrement.

« J'ai perdu le fil de moi-même », dit une autre voyageuse égarée dont le cheminement se perd dans une forêt de symboles. Tout signifie et rien ne signifie. Faute de ce fil qui la reliait d'elle à elle, elle ne reconnaît plus le monde, les autres et elle-même. Elle ne les reconnaît plus par une prolifération de significations dont l'excès vient faire échec au sens. Être forclos, c'est, faute d'un fil, ne pas pouvoir se reconnaître et de ce fait et simultanément ne pas pouvoir devenir. « Il faut à la fois être sur la route et dans sa maison », dit le poète Kenneth White, au risque d'errer plutôt que de voyager ou d'habiter. Mais il y a des errances immobiles. Ou d'improbables demeures. Il faut un lieu, une demeure où habiter pour pouvoir voyager, pour pouvoir devenir, pour être en « pro-cession » de soi-même, comme dit Heidegger. Mais on ne peut habiter sans adresse. L'adresse, c'est ce qui permet la continuité d'un fil de l'Autre à l'Autre.

« Avant je me sentais séparée, maintenant je me sens divisée », poursuit la voyageuse gyrovague. Séparée en un temps où quelque chose d'elle ne pouvait émerger, ne pouvait se réaliser. Séparée parce

qu'il s'agissait à la fois de protéger, préserver quelque chose d'essentiel, de vrai qui ne pouvait venir au jour, qui ne pouvait naître mais aussi parce qu'il s'agissait aussi d'exprimer une beauté intérieure. Et lorsque quelque chose de cet essentiel paraissait malgré tout, c'était inévitablement le résultat d'une grande bagarre car toujours quelque chose d'indéfinissable venait empêcher l'émergence de ce qu'elle appelle les « véritables envies », ce qui vivait à l'intérieur d'elle et qui butait sur un cap infranchissable. Aujourd'hui elle se sent divisée, ce qui, dit-elle, est une autre forme de séparation depuis qu'elle a voulu réunir les deux pôles du conflit qui la minait. Une partie d'elle s'est alors détachée, est tombée en tant que déchet et une autre partie d'elle ne l'a pas accepté. La partie qui est tombée est celle qui la rattachait à sa mère dont, dit-elle, « elle gardait l'amour mais il ne passait plus par le corps ». C'est comme si elle n'était plus la fille de sa mère. Et la seule façon qu'elle a trouvée pour se sauver fut de se raccrocher à une sorte de fantôme, celui de la grand-mère maternelle qu'elle n'a pas connue. Depuis elle erre, traversant des épisodes hallucinatoires aigus où elle tente, revivant somatiquement sa naissance, de redevenir la fille de sa mère, de renouer le fil avec cette part d'elle-même qui, un jour, est tombée et qui depuis la persécute. Elle voyage comme l'on tombe, comme l'on naît, pour ne pas encore tomber.

L'adresse : je ne sais pas encore, le saurai-je un jour, comment me tenir ? Que me veut-elle ? Elle est sans entaille et pourtant elle n'est que faille. Elle est sans adresse. Ou plutôt je suis le destinataire incertain d'un expéditeur incertain. Elle est sans adresse, mais pourtant elle est là. J'avais ressenti, en traduisant la correspondance censurée des malades de cette nef des fous qu'était l'hôpital de Volterra, combien la question de l'adresse était, pour certaines existences, tout à fait essentielle dans la mesure où ces existences ne semblaient consister, en tout et pour tout, qu'en cet appel lancé par-delà les murs. Un pont lancé par-delà l'abîme, mais qui pour autant n'inventerait aucun paysage, n'ouvrirait à aucun déploiement de l'espace et du temps, à aucun arrière-pays, à aucune perspective sinon d'être

l'instant d'un rassemblement du sujet, un ramassé ou une condensation dont il serait vain de vouloir savoir quel temps il inaugure et même s'il inaugure un temps. Il nous importe de concevoir qu'une adresse est une et plurielle parce que le destinataire est toujours un autre, pas simplement parce qu'une demande est elle-même multiple, mais il est Autre car s'il peut être attendu de lui, l'attestation d'une adéquation, d'une conformité ou d'une ressemblance au discours de la Raison, l'ultime fil qui retiendrait à la communauté des hommes, il est avant tout un miroir. Il est ce miroir censé restituer au sujet ou lui assurer une image de lui-même quelque peu tenue, rassemblée, vraisemblable, un miroir dans le reflet duquel le sujet pourrait encore saisir ou retenir quelque chose de lui-même avant, parfois, de s'effondrer ou de se réfugier définitivement dans les plis de la folie. Poussée peut-être par un souci de cet ordre, ma voyageuse est venue exprimer comment elle concevait son mode d'existence, trouver une cohérence, un point de rassemblement, s'expliquer en expliquant théoriquement, ce qu'on pourrait appeler la dissociation (il m'arrive d'ailleurs quelquefois méchamment de penser que certains manuels de psychiatrie se sont contentés de recopier ce que d'aucuns ont pu leur apprendre sans bien sûr citer leurs sources ou les auteurs).

Que faire alors, avec la voyageuse, sinon me tenir à ses côtés et partir moi aussi en voyage. Me tenir à ses côtés, non pas en face ; l'en face est trop brutal, il convoque, il peut en miroir refléter la béance, cette part perdue d'elle-même. « L'en face » peut figer comme une procédure d'identification. « L'en face » arraisonne, c'est-à-dire alpague et met à la raison. Et puis, certaines existences imposent qu'on ne les approche que de façon oblique, de biais, en vision périphérique. À ses côtés, partir moi aussi en voyage, même si nous ne sommes pas dans le même train ou si nous ne nous dirigeons pas vers un même port, ou si je suis en compagnie d'une voyageuse immobile. Il y a diverses façons de voyager, qu'il ne faut pas confondre avec l'évasion si toutefois cela nous est possible, de nous évader. On peut se croire du même voyage, par exemple, et tenter

d'identifier, de reconnaître, de nommer les stations, de les situer sur la carte psychobiographique. Ou bien on peut « déconner dans sa tête et dans son coin », comme disait Tosquelles, c'est-à-dire nous laisser aller à nos propres associations, et nous exclamer éventuellement lorsqu'un paysage ou une silhouette se dessine sur l'écran de notre imaginaire, et nous émeut. Ou bien encore, on peut soi-même être le voyage, faire naître un paysage au rythme de nos pas, par exemple en traçant des lignes d'erre, comme dirait Deligny, et dont les tracés, qui n'ont pas forcément pour vocation d'être savants, objectifs, communicables ou communiqués, étoilent le monde de points de rencontre, ou de convergence, ou d'effleurement possibles pour des trajectoires improbables. La ligne d'erre est peut-être la tentative minimaliste d'échapper à la contrainte du sens, et son emprise, comme à celle du signifiant pour s'intéresser à la trace, la trace comme en-forme de l'être et dont les paramètres essentiels seraient l'espace et le temps. Peut-être est-ce en cela que la clinique, peu ou prou, rejoint l'expérience poétique, parce qu'elles s'emploieraient toutes deux à raréfier toute interprétation, toute image, à appauvrir le sens – quel que soit le moyen employé – afin de s'intéresser au rythme, au clinamen, à ce point d'émergence d'une subjectivité, à cet « éclair de l'être », comme dirait Maldiney, ou autrement dit à ce moment de décloisonnement où signe, sujet et réel se donnent simultanément comme conjoints et disjoints à la fois. L'une et l'autre de ces deux expériences, clinique et théorique, pourraient ainsi se rejoindre dans une expectative, qui serait donc tout autre qu'une quête de sens, mais une attente affairée et désœuvrée à la fois du moment possible du surgissement du sens, du sujet et du réel, et de leur intime déliaison. Comme si clinique et poétique n'avaient de cesse, à travers ou à partir de la prolifération des significations, des interprétations, de garder en vue cet en-deçà des possibilités, c'est-à-dire la possibilité elle-même, ce battement, ce rythme, cette trace à partir de quoi le sujet se déploie. Comme si clinique et poétique s'intéressant résolument au sens n'avaient de cesse d'ouvrir ce dernier à ses possibilités afin de faire en sorte qu'il puisse toujours

et encore signifier, n'avaient de cesse d'installer en son sein la possibilité de la signification et par là même qu'il retrouve son énigmatique origine.

J'ai souvent pensé qu'une certaine clinique, ou peut-être même toute clinique, ne pouvait être contenue dans l'intimité d'une relation ou entre les quatre murs d'un bureau, et qu'elle exigeait de nous, dès lors que l'on était institué comme adresse, que nous œuvrions à son élargissement, ou plutôt, arpentant le monde, que nous rendions cette adresse à l'infinité de ses renvois, à l'infini de ses possibilités. Comme si, dès lors que nous étions institués adresse, il nous incombait d'être des agents de liaison cherchant par différents moyens, de diverses façons, à mettre en rapport ce qui, un beau jour, est venu nous atteindre et nous appeler, nous mettre en mouvement. Sortir et arpenter le monde, être interprète, non pas pour trouver un sens, ni non plus pour parler en lieu et place de l'autre mais pour ouvrir le sens à son infinie déclinaison. J'aime l'idée que l'éclat de l'être peut surgir d'un entre, d'une inter-textualité, d'une inter-prétation toujours nouvelle, toujours plus ample, toujours plus complexe du fait que le sens est toujours inachevé, mais non pas inconsistant pour autant. J'aime tout autant cette idée de l'écrivain Borges, selon laquelle tous les textes écrits à ce jour ne seraient que les traductions d'un texte original à jamais disparu. C'est donc comme si nous étions chargés d'existence, et qu'ainsi lestés nous avions, au pas qui est le nôtre et à la façon trouvée, à nouer et dénouer des liaisons de par le monde, à opérer des transferts, et par là même à approfondir – c'est-à-dire lui donner toute sa profondeur – cette bribe d'existence qui semble forclore au devenir. Tosquelles aurait parlé de collapsus de la transcendance. J'aime l'idée que tout transfert soit par essence une constellation qui, par renvois successifs où l'espace et le temps se conjoignent, ouvre tout autant à une verticalité biographique qu'à une horizontalité sociale et communautaire. C'est en cela que l'on peut reconnaître au transfert une dimension politique, c'est qu'il est toujours l'entrecroisement de transferts qui dessinent un espace que l'on peut justement

appeler institution, mais aussi parce qu'il serait constitué et constitutif d'une entame où les figures de l'Autre s'affichent, se rassemblent et se différencient.

Après trois petits tours, ma voyageuse a disparu. Disparu non pas, elle s'est momentanément absentée, pour quelques instants ou pour toujours. Mais elle s'est absentée d'une drôle d'absence car, commençant à écrire ce texte et me laissant aller à mes associations, je ne savais pas qu'elle allait ainsi s'inviter, peser de toute son absence et s'imposer à ma main. Je n'ai rien décidé, mais il y a belle lurette que je sais que ce n'est pas nous qui prenons des décisions mais que ce sont elles qui nous prennent, et que les décisions que l'on prend sont toujours déjà prises. Il me paraît important de rappeler et de souligner que le transfert est essentiellement un mécanisme inconscient car, me semble-t-il, il est trop souvent caricaturé et réduit à des sympathies de surface et à de schématiques relations qui ont pour fonction, peut-être, de masquer en quoi véritablement l'existence d'un autre me concerne, ou vient à me concerner. Au-delà de toute sympathie ou antipathie, cette existence me concerne, au sens plein du terme, c'est-à-dire non seulement m'interpelle, mais surtout m'est constitutive. Il me semble qu'un transfert ne s'instaure et ne se déploie que de et par la possibilité de créer l'autre, non pas un autre imaginaire que l'on pourrait grimer à sa guise – « je ne veux rien savoir de vous, je préfère vous imaginer », dit une analysante – mais de créer l'autre effectivement, en l'ouvrant à une possibilité de lui-même. C'est en cela peut-être que l'on pourrait dire que le transfert est de l'ordre de la présence, d'une présence qui impose une présence, qui impose la présence, c'est-à-dire, comme le dirait Rilke, qui impose que l'on « marche au-devant de soi ». On ne peut confiner la conception du transfert aux jeux imaginaires qui se nouent dans l'entre-deux d'une relation, pas plus, comme le disait Maldiney, que l'on ne peut limiter la visée du poétique à l'imaginaire, alors que sa visée c'est le réel. Ma voyageuse en s'imposant m'impose d'avancer au milieu d'incertitudes et de certitudes, non pas prudemment mais avec cette atten-